



André Stauffer, ligne (claire) de vie

Garfield vautré dans une fresque de Keith Haring, Félix le chat courtisant les belles de Roy Lichtenstein ou encore Gargamel lancé à la poursuite des Schtroumpfs dans une composition de Piet Mondrian : bienvenue dans l'univers survitaminé d'André Stauffer. Un univers qui marie la fougue créative et la rigueur toute mathématicienne de ce spécialiste des circuits numériques bio-inspirés qui a passé sa vie dans la recherche et l'enseignement. *Par Angélique Eggenschwiler*

“

C'est finalement la visite de l'exposition Art Fair au Palais de Beaulieu qui opérera le dernier tournant dans l'œuvre d'André Stauffer. Il y découvre alors le travail de Xavier Marabout ...



Le voyage débute en 1962 quand ce jeune collégien reçoit sa lettre d'admission à l'École des Beaux-Arts mais fait le choix d'une orientation scientifique en poursuivant ses études à l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Il s'engage alors dans une ambitieuse carrière académique sans jamais perdre de vue cette inclination première pour le monde de l'art. Une passion qu'il nourrit à travers différentes collaborations avec la presse régionale ainsi qu'une première exposition en 1998 aux café-théâtre « Les Citrons Masqués » à Yverdon-les-Bains.

Un premier tournant s'opère en 2011. Fraîchement retraité, André abandonne gouache et encre de chine

au profit du dessin numérique. Un procédé qui lui permet d'affiner sa technique de prédilection, la ligne claire, caractérisée par des aplats de couleurs unis et des formes aux contours noirs d'épaisseur constante. Ses premières séries synthétisent au moyen d'une tablette graphique des photographies glanées au gré de ses voyages : cabanes de plage, monuments historiques ou rues emblématiques, l'artiste esquisse manuellement les contours de ses sujets qu'il précise ensuite sur un second calque avant d'y additionner différents masques de couleur. Il conclut ce minutieux travail par une impression sur toile sur laquelle il applique un vernis de finition. Les paysages apparaissent alors dans une sobriété particulièrement graphique parfois bousculée par la franchise des tons et des perspectives inattendues.

C'est finalement la visite de l'exposition Art Fair au Palais de Beaulieu qui opérera le dernier tournant dans l'œuvre d'André Stauffer. Il y découvre alors le travail de Xavier Marabout qui revisite, entre autres, l'œuvre d'Hergé en prêtant au chaste Tintin une remuante vie sentimentale dans les décors d'Edward Hopper. Un véritable clic pour André, passionné de bandes

dessinées, qui convoquait déjà les héros de son enfance dans ses séries précédentes. Poursuivant son « hommage aux dessinateurs », il s'improvise entremetteur en réunissant des personnages issus de l'univers des Comics et des peintres populaires. C'est ainsi que Cocteau rencontre Binet, les hybrides de Sokal flânent dans la Provence de Van Gogh ou le chat de Geluck promène sa perplexité légendaire dans les huiles de Magritte. Hopper, quant à lui, épousera Walt Disney dans un souci de vraisemblance géographique.

Et la sauce prend. Un étrange dialogue se tisse pour rappeler la filiation entre Henri Matisse et Albert Dubout ou encore Picasso et Christian Binet. C'est alors que le travail d'André Stauffer prend tout son sens. Il a compris combien les personnages qui peuplent l'imaginaire contemporain doivent aux pionniers et explore avec tendresse cette parenté. André Stauffer, c'est donc la rencontre improbable entre Andy Warhol et Tex Avery, le mariage élégant de Bernard Buffet et Hugo Pratt, c'est finalement l'histoire d'un éternel fiancé qui épouse enfin sa vocation artistique. Le voyage de noces n'a pas fini de nous surprendre...

